

Saïda... blèdi (Suite)

Au fil des ans, grâce à la gestion sage et à l'impulsion donnée par des hommes dévoués. Saïda s'agrandissait. A M. Martin, le premier secrétaire de mairie, avait succédé un homme de grande valeur, M. Grosdemange. Doué d'une mémoire étonnante, véritable encyclopédie des lois et décrets communaux, M. Grosdemange n'était peut-être pas un homme facile, mais c'était sûrement un homme d'ordre et un véritable ordinateur. Saïda lui doit beaucoup. Au long des avenues et des rues ouvertes, s'installaient commerçants et artisans compléments directs de l'agriculture. Elle avait besoin d'eux, ils avaient besoin d'elle. Tous les gens de mon âge se souviennent des premiers commerçants et artisans de la ville. Ils s'appelaient Nahon, qui nous habillait et nous chaussait, Hassan dont le dernier fils Henri vient de mourir à Nice, les deux frères Riu, l'hôtelier et le pâtissier (je crois que nous préférons le second), Del Cantara, plus ancien qui tenait l'Hôtel du Nord et recevait ses clients en habit et fleur à la boutonnière, Abensour, le père de mon ami Maxime, aujourd'hui retiré à Nice, Motz, Margerie, Lacroix, Abadie, Chaumier, Reynaud le père de Victor, Jean Paez, Fourgeaud, Wagner, Caumer, mais aussi plus récemment mes cousins David, Planelles et Lopez à qui succédèrent le trio Lalet, Rivas et Valdeira, Bermejo, Charles Ségura, Paul et Georges Jauffret, les Genolini qui bâtirent tout Saïda ou presque, Tomson, Mirasoli, Camporese, A. Belmonte, A. Banos, Abourbeh, Teboul, les frères Martinez Richard, François, Joseph, Jacques et Gaby, mes amis de toujours, Paul Allène, l'arrière-petit-fils du premier colon de Saïda, Robert Lopez dont le café était le siège du G.C.S. où l'on discutait une moitié de la semaine du match que nous venions de perdre et l'autre moitié de celui que nous allions gagner, et aussi les cafés Dolly, Baillet, Galand, Korn, Perles. Je ne veux pas oublier notre négociant n° 1, notre Moïse Lascar national, notre amie Cécile Amadeuf, aujourd'hui à Salon-de-Provence. J'en oublie beaucoup et non des moindres, mais voici que me reviennent en mémoire Nicolas et Jacquin, Remas à la Redoute, Banoh à la « Marine », Bénichou Mritah aujourd'hui décédé, Ronceau, Sylvain Ansallém. Je ne peux vous citer tous mais vous faisiez partie de notre vie quotidienne et vos visages restent gravés au fond de ma mémoire.

La vie administrative et l'enseignement étaient mis en place simultanément. Derrière la mairie et sur l'emplacement des jardins qui mènent à la mosquée, se tenait le marché aux bestiaux, « nous disions le marché arabe ». Quand la justice de paix fut créée, le marché arabe se déplaça vers la gare, et les bâtiments de la justice, de la mahakma, furent construits. Les magistrats dont j'ai retenu les noms, M. Déjean, dans mon enfance, puis beaucoup plus tard, Dulout, Guibert mon beau-frère, Ventelou, Dussolin, Margaux qui épousa Francine Johner, Nogues, Gaulmain aujourd'hui au Tribunal de la Seine, Gazan Villars qui épousa Renée Saint-Vignes, maintenant à Grasse. L'administration des Domaines, avec sa trilogie Rogier, Magnon et Moulay, les Contributions avec Pellenc et Verdier, et tant d'autres. Les Chemins de Fer avaient amené à Saïda un contingent important de fonctionnaires. Beaucoup s'y fixèrent, leur retraite prise : Reynaud, Scholl, Giudicelli, Bertrand. Il fallait instruire la jeunesse, ce capital inestimable de tous les pays. L'armée s'en était chargée d'abord, et sa relève fut assurée par une école de filles ouverte par les Sœurs Trinitaires. Ma mère y fut élève avec ses amies Mmes Flinois, Carette, Boudol, etc. Peu après, les Frères des écoles chrétiennes ouvrirent l'école Félix-Faure, dont le directeur était M. Rieu et les maîtres MM. Huberty, Divol-Etienne. C'était un internat, et bien des jeunes de la région y furent élèves. Mais le vrai départ fut donné avec la création des écoles publiques. La première école fut celle du quartier de l'Eglise. M. Boileau, un vétéran de la guerre de 1870, y enseigna, mais aussi MM. Crolat, Berfini, Ross, Bordes, Jouhaud, le père de notre ami le Général, Louis Cambas et Maurice Solari furent ses élèves. Plus tard ce furent Mme Amsallém, qui y enseigna un demi-siècle durant, Mme Costes et encore M. et Mme Maupoumé, M. Lacoste, M. Pascot, Mlle Denis, notre ami Conessa, qui furent de grands maîtres et dont le souvenir est dans toutes les mémoires. La jeune génération qui suivit ne fut pas moins bonne. Je m'excuse de ne citer personne. Je ne voudrais pas qu'un oubli soit considéré comme un parti-pris délibéré. Je veux dire cependant que, fidèles à la tradition, ils furent eux aussi,

et dans des conditions parfois difficiles, des maîtres d'un dévouement et d'une intégrité d'esprit absolus. En 1959, Saïda comptait 130 enseignants et près de 4.000 enfants scolarisés. La création d'un C.E.S. avait été décidée par le Rectorat, les crédits inscrits au budget de l'Algérie, et seuls les événements de 1959 n'en permirent pas la réalisation.

La population augmentait et avait besoin de soins. Les premiers médecins furent, bien entendu, militaires. Le premier médecin civil, ou un des premiers, fut M. Fabre, puis M. Baraillaut ; plus tard, les docteurs Rehm, Gourgnignaud, Ferriot, de Touris, Hemsch, notre ami Simon Benhamou et, plus récemment, Coiquaud, Montagnac, Manceau, Djebaré, Paul Benhamou, Carbonnel et le tout dernier, Théo Korn, le fils de mon ami Coco, qui exerce aujourd'hui à Nice. Je ne veux pas oublier nos médecins militaires de l'époque : Passez, Lefèvre et bien sûr Rondreu, et non plus les médecins d'Aïn-el-Hadjar : Escudie, Limouze, Martin et Cazanava aujourd'hui disparu, gendre de notre ami Louis Cambas. Les pharmaciens vivent longtemps, c'est connu. A M. Louette avait succédé M. Cot, dont le préparateur était M. Cassis. Il nous administra purges, pommades et potions plus d'un demi-siècle durant. La seconde pharmacie était celle de M. Dufiser, dont le gérant était M. Lescombe. Une troisième officine fut ouverte plus tard par M. Merabet. Quand Gaston Chassaing succéda à M. Cot et M. Genolini à M. Dufiser, nous entrions dans notre génération. On ne présente pas M. Gaston Chassaing. Ce que je veux dire, c'est qu'il avait épousé notre pays au point de devenir plus Saïdien que nous-mêmes. Il est aujourd'hui pharmacien à Cagnes. C'est un chic type et c'est mon ami. Et nous eûmes, Saïda étant un pays d'élevage, des vétérinaires. A M. Costes, qui remonte déjà loin dans ma mémoire, père de nos amis Marie-Louise, Adrien, Albert, Jeannette, Jean et Paule, — une belle famille, n'est-ce pas ? — avait succédé Georges Badouin, célèbre par ses distractions, Assemat, Serrano et le dernier en date, Bertucci.

On ne vit pas que de pain. Saïda était une belle paroisse. M. Pons en fut le premier curé. Il baptisa dans la chapelle de la Redoute tous les enfants nés avant 1903. M. Cholat lui succéda en 1909, c'était un prêtre brillant et distingué. Ce fut le prêtre de ma première communion. Il fut remplacé par M. Pradelles, vers 1915, un exemple de dévouement, de foi et de patriotisme. A sa mort, le curé Fabre lui succéda. La foi faite homme, et la bonté. Personne ne l'oublia à Saïda. Puis ce fut le curé Danis et enfin notre ami Fernand Escolano, agent de liaison de tous les paroissiens saïdiens en métropole. La religion israélite comprit, parmi les rabbins qui se succédèrent, un homme dont la valeur dépassa les limites de l'Algérie, M. le rabbin Benguigui. Chez nos amis musulmans, le dernier en date de leurs guides fut l'imam Ghazi Abd-el-Kader, un homme intelligent, cultivé, lettré, et possédant un sens politique exceptionnel.

La guerre de 1914 avait tout arrêté, mais n'avait rien compromis. L'Algérie resta fidèle. Les noms gravés sur les monuments aux morts édiflés à leur gloire et à leurs sacrifices témoignent qu'elle fut meurtrière. Ils témoignent aussi que, pour une cause commune, dans les larmes, les deuils, la solidarité des champs de bataille, les sacrifices consentis par ceux qui se battaient pour rester français, et par ceux qui voulaient le devenir en se battant, allait se créer et se sceller définitivement l'Unité de l'Algérie française. La politique algérienne des gouvernements de l'après-guerre fut-elle la bonne ? L'Histoire jugera.

La Légion, fidèle à elle-même, se battit et se couvrit de gloire. La Légion ! Le 2^e Etranger se crée et s'installe à Saïda en 1886. Pour nous Saïdiens, c'est une date historique. Et bien vite allaient se nouer entre la Légion et la ville des liens d'amitié et d'estime qui, durant 40 ans ne se démentiront jamais. La Légion apportait la sécurité, la stabilité, à une région encore sous l'émotion de l'aventure de Bouamama, et une contribution importante à l'économie locale. On était fournisseur de la Légion un peu comme on était fournisseur du Roi. Mais elle apportait l'esprit, son esprit. Dans le respect de sa devise et de ses traditions, elle apportait une haute tenue morale, intellectuelle et culturelle, en même temps que ses qualités de courage, de rigueur, de panache et de fidélité. Secrète comme une banque suisse, creuset où

se fondirent dans un même moule des hommes d'origine et de milieux différents, elle ne fit jamais état d'avoir compté dans ses rangs des héritiers de familles régnantes ou ayant régné, qui trouveraient là la chance de pouvoir servir leur pays ou leur idéal. Avant la guerre de 1914, un légionnaire de 2^e classe mourut à Saïda, et un bateau de guerre allemand, le "Breslau", vint chercher son cerceuil en rade d'Oran. C'était un neveu du Kaiser Guillaume II. Pour nous, les jeunes de l'époque, ou les gosses que nous étions, la Légion c'était les concerts sur la place le dimanche, et les retraites aux flambeaux que nous suivions à travers la ville. M. Quéru, qui orchestra la marche de la Légion, et dont les enfants Madeleine et Jean étaient mes amis, était le capitaine chef de musique de ce temps, et M. Barnier, l'immense tambour major. Je me souviens plus vaguement des colonels commandant le régiment. Je cite de mémoire les colonels Desortès, Bruneau, Catroux, Simondet, de Lanlay et plus tard, quand le régiment fut remplacé par le bataillon d'instruction, les commandants Jeantet, Calé, Calvé, Vias, Even, Coldebœuf, et j'en oublie. Elle engendra des héros de légende dont les noms sont sur toutes les lèvres : le général Rollet, Brunet de Sairigne dont la caserne de Saïda portait le nom, notre ami le général Gautier, les capitaines de Tolosani et Cosette qui se firent tuer pendant la guerre d'Algérie, et aussi Sergent, mon ami Sergent, dont on peut discuter les idées, mais dont personne n'a le droit de mettre en doute l'idéal, la foi, le courage et la pureté.

Je ne peux pas citer tous ceux que j'ai connus. Mais je tiens à en citer deux : Feschmann, qui fut notre collaborateur à la mairie, et surtout Kahlen, l'adjutant-chef Kahlen, aussi connu à la Légion que les plus grands.

Et voici que me remonte à la gorge le souvenir de ces douze petits Saint-Cyriens qui nous arrivèrent à Saïda un matin d'été. Au sortir de l'école, ils avaient choisi la Légion et ils furent volontaires pour l'Indochine. Un seul à ma connaissance en est revenu et mon cœur est amer. Ils avaient nom Guerrin, Leblond, Blondeau, Bessy, Lemaitre... Ils ont eux aussi le droit au Livre d'Or de la Légion. C'est cela la Légion ! Une manière de vivre, de penser, de mourir aussi, dont nous avons été imprégnés pour toute notre vie, et sans laquelle Saïda ne serait plus tout à fait Saïda tant nous avons été marqués de son empreinte et éblouis par son rayonnement. Au mois de juin 1930, appelé à d'autres tâches, le 2^e R.E. quittait une ville en deuil et défilait, musique en tête, devant une population muette d'émotion et qui pleurait sur son passage.

La guerre de 1914 n'avait rien compromis. Mais rien n'allait plus être comme avant. Les hommes, les survivants avaient été démobilisés. Ils rentraient dans leurs foyers, la tête bourrée d'idées nouvelles acquises au contact d'une société métropolitaine en pleine mutation industrielle, technologique, politique et sociale. Ils avaient fait leur devoir et acquis des droits. Et puis, puisqu'ils étaient vivants, eux qui avaient pendant quatre ans côtoyé la mort à chaque minute, ils voulaient rattraper le temps perdu et vivre. Appelez cela comme vous voudrez ! On a parlé d'années folles... En fait ce fut une explosion de vie, une fureur de vivre, comme une revanche sur la mort.

Il fallait se mettre au travail, ils s'y mirent. Mais tout allait changer. Aux premières structures vieillies allaient succéder des créations nouvelles. Aux banques Solari, Pilon et à Cazès, qui avaient si puissamment contribué au démarrage de la ville et de la région, allait succéder l'installation des grandes sociétés bancaires : le Crédit Foncier d'Algérie dont notre ami Leccia fut directeur, la Compagnie Algérienne avec MM. Hubert, Johner, Duvivier, Balbastro et dont notre ami de toujours Ernest Emsallem beaucoup trop tôt disparu fut le dernier directeur, la Banque de l'Algérie dont M. Tailhandier, père de nos amis Jeannot et Crica, fut directeur et à qui succédèrent Rossi, Randavel, Demeure et d'autres. Et aussi le Comptoir d'Escompte de Saïda que nous tirâmes de sa longue léthargie avec un jeune directeur bourré de talent, notre jeune camarade Alverola.

Dans le même temps, grâce à l'action de deux de nos anciens, M. Jaillet, délégué de l'Assemblée financière, et M. Charles Catroux, conseiller général, le syndicalisme agricole allait naître. Le syndicat agricole eut une action efficace à partir de 1920. Allaient suivre la Caisse Régionale dont Louis Barnier et Pierre Ringembach furent les derniers directeurs, la Maison de l'Agriculture, le moulin coopératif, la cave coopérative, les Docks coopératifs de Saïda et des Maalifs.

La Commune Mixte, sous l'impulsion de ses administrateurs, avait suivi une évolution parallèle avec la création des S.I.P., des S.A.P., de coopératives de matériel d'élevage.

Grâce à l'appui et au soutien des établissements financiers et de la Caisse Régionale animée par les Catroux, Dufour, Abadie, Traverser, Sabaton, Jaillet, etc., à qui avaient succédé Albert Dufour, Maurice Escudie, Garrigues, André Sabaton, Georges David, Henri Meissonnier, Bertrand, mais aussi Hamidat Abdel Kader, Labani, Ben Halima, grâce au travail efficace de tous, l'agriculture s'organisait et allait connaître une accélération spectaculaire. Avec le début de la mécanisation, l'emploi des engrais, le choix des semences sélectionnées, les façons culturales meilleures, les rendements explosèrent. Nous étions sur la bonne voie. Les structures étaient bonnes, et nous n'en étions qu'au début.

1947 allait marquer un tournant dans la vie algérienne. L'Assemblée Algérienne était créée et votre serviteur y fut élu par ses concitoyens. Nous en attendions beaucoup, trop sans doute. Quoi qu'il en soit, les événements qui allaient suivre ne lui permirent pas de poursuivre une œuvre bien amorcée. Pourtant, après beaucoup d'années d'efforts, d'interventions, de patience, Saïda fut élevée au rang de sous-préfecture en 1955 et notre ami J.M. Prot, aujourd'hui préfet de l'Aveyron, en fut le premier sous-préfet, et en 1959, au rang de préfecture dont le dernier préfet français fut notre ami Mokdad, aujourd'hui au Ministère de l'Intérieur.

Les hommes qui s'attelèrent à cette création et la firent aboutir s'appelaient Champeix, ministre de l'Intérieur sur proposition des préfets Mesnald, Peroni et Lambert, l'appui du gouverneur général Lacoste et, bien sûr, le concours décisif de notre ami Jacques Soustelle.

Avec la création d'un Conseil général, d'un tribunal, d'un lycée, d'un hôpital moderne, la construction d'une préfecture nouvelle, l'installation de tous les services départementaux, Saïda allait atteindre à la dimension supérieure. Tout était en place, organisé, structuré et prêt pour des tâches nouvelles.

L'après-guerre allait voir s'épanouir à Saïda une vie culturelle et sociale. Déjà, avant la guerre de 1914, existait à Saïda, sinon une vie sociale, du moins une vie mondaine, dont les éléments les plus en vue furent les fonctionnaires et les officiers.

Saïda était une ville de garnison, les dames y avaient leur jour, les hommes se retrouvaient au Cercle militaire. Les civils y adhèrent timidement. Il était bien sûr difficile de penser à une vie mondaine pour des gens qui travaillaient quatorze heures par jour. Le vrai départ fut donné dès l'après-guerre, en 1919. Notre isolement nous obligeait à puiser dans nos réserves. Alors Saïda inventa l'A.M.S. qui sut créer une vie artistique, musicale, culturelle intense, de très haute tenue, à qui nous devons les soirées somptueuses chères à notre souvenir. Nous gardons la mémoire des comédies qui furent données par notre troupe d'amateurs, dont les principaux interprètes furent Mme Simondet, la colonelle, M. Lacoste, Rose Musquère, Juliette Solari, Conessa, Mathilde Crach, l'administrateur Dietrich, Fifine Igüña, Marcelle Chabaud, Jeannette Costes, Carmen Buhl et j'en sais d'autres. Et le comble c'est qu'ils étaient bons ! La classe quoi ! Même la Légion aidant qui nous fournissait comédiens, artistes, décorateurs, musiciens de haute lignée tels que Capelle et Pellenc, tout cela n'eût pas été possible sans la rencontre de deux hommes sans lesquels l'A.M.S. n'eût atteint cette tenue et cette perfection. Je veux parler de M. Paul David, qui aurait dû naître prince florentin, mécène éclairé, cultivé, passionné d'art et de musique, qui en fut le président inamovible et l'animateur hors série, et d'Henry Benarouche, un musicien de très grande qualité qui passa à côté d'une grande carrière professionnelle, par fidélité à sa ville. Il créa une école de musique et de chant scolaire. Il éduqua, forma, rassembla et dirigea un orchestre et une chorale d'une qualité exceptionnelle.

L'orchestre obtint, aux fêtes du Centenaire de l'Algérie, un premier Grand Prix hors concours, et la chorale de 200 enfants étonna le gouverneur général Léonard, lors de sa visite à Saïda. Merci Paul et merci Henry !

Je serais impardonnable d'oublier cette vénérable institution saïdienne, "L'Echo de Saïda", l'hebdomadaire de nos amis Georges et Marcel Favier dont j'ai un exemplaire sous les yeux, chronique vivante de tous les événements grands et petits qui marquaient la vie de notre cité et dont la collection permettait de reconstituer fidèlement l'histoire de notre ville.

Francis BAYLÉ.

(A suivre.)